

Chère Paulette,

Quelle surprise au trouvant ta lettre dans le
courrier de ce matin. Et quel point fêlé par dessus
les autres! J'avais cinq ans, en effet, la dernière
fois que nous nous sommes vus. Tu étais venue en
vacances au Caban, avec tante Jeanne, Denise et tes
frères, et vous m'avez apporté une grande armoire
de poupées. Et je me souviens qu'un après-midi, vous
m'avez emmené dans une grande prairie où
champiète, "au dessus des ponts" comme on disait
là-bas. Je nous revais encore tous assis dans l'herbe,
au bord d'un champ, tu me cherchais une coquette
en me montrant un œuf. Peut-être est-ce la dernière fois
que nous nous sommes vus. J'étais très triste, et
je n'ai pas dû te dire grand-chose. Mais, est-ce un
hasard si toutes mes plus folles pensées se sont
emmenées appelées Paulette?

J'ai failli te téléphoner l'été dernier, alors que
nous passions quelques jours à Perpignan. J'avais
relevé ton adresse dans l'annuaire. Et puis, au moment
de décrocher, je me suis dit qu'au fond, c'était un peu
stupide: une cousine qui vous tombe du ciel, parachutée
depuis le milieu des années 30, une coquette qui te était
qu'un bébé la dernière fois que tu l'as vue, cela
aurait-il un sens pour toi? Bref, j'ai eu peur d'être
de vue. Je vois que j'ai eu tort.

Mais je suis désolé que tu n'aies été en la me
trouvant pas à la galerie. Mais Perpignan est tout
de même très loin de Paris. Nous venions de rentrer
d'Espagne où j'ai eu une exposition en octobre, à la
galerie Vallé Ortí de Valence, et il ne pourrait être
question de repartir tout de suite à l'autre bout
du pays. J'avais eu même temps une autre exposi-
tion au Canada, à Toronto, et je n'y suis pas
allé non plus. Je débiste l'avion, d'une part, et